

BIBLE ET SCIENCE⁽¹⁾

I — HISTORIQUE DU PROBLÈME (pour mémoire) (2).

a) *L'antiquité et son image du monde.*

— *La Bible* : voir principalement Genèse 1 — 2 : 4. mais aussi Genèse 2 : 5 — 3.

* Image du monde en étages superposés : la terre, en-dessous la mer inférieure et le schéol ou séjour des morts, au-dessus le ciel étoilé régi par des lois immuables, puis une étendue fixe qui retient derrière elle la mer céleste. Au-dessus, Dieu.

* Cosmogénèse : création en 6 jours.

— *Ptolémée* (2^o siècle ap. J.-Chr. ; astronome grec), a fixé la cosmologie qui fera autorité pendant tout le Moyen Age. La terre : centre du monde, corps fixe.

b) *La grande synthèse théologique du Moyen Age.*

Elle comporte trois niveaux :

— La physique et les mathématiques, ces dernières n'informant pas la physique, mais l'abstrayant. La physique non mathématique se présente, érigée en système, comme une cosmologie. Conformité de la cosmologie biblique et de celle de Ptolémée.

(1) Étude présentée à la rencontre du groupe de l'Est de la Fédération Protestante de l'Enseignement, le 29-1-1961, à Strasbourg.

(2) Pour plus de détails, voir la Revue de l'Évangélisation, n^o 65 et n^o 70, avec un important article de G. Gusdorf et des contributions de J.-P. Reuss, P. Malécot, H. Friedel et B. Morel, et n^o 82 ; « Le Semeur », de nov. 1952, avec un excellent article de P. Ricœur.

- La philosophie est une théologie naturelle. Elle consiste dans l'ontologie ou science de l'être et aboutit aux preuves de l'existence de Dieu.
- La théologie s'appuie sur la révélation biblique. Elle est l'élément informateur de la synthèse et son couronnement.

c) *La Renaissance : rupture de la synthèse.*

- La science de la nature du Moyen Age s'écroule avec Copernic (1473-1543) qui démontre le double mouvement des planètes sur elles-mêmes et autour du soleil, et Galilée (1564-1642) qui est obligé d'abjurer l'« hérésie » copernicienne devant la cour de Rome.
- La philosophie de l'être est ébranlée dès la fin du Moyen Age (réalisme et nominalisme).
- La théologie de la Réforme détache la foi de la synthèse médiévale et la fonde sur la seule Écriture.
« À partir de là, chacun des morceaux suivait sa destinée » (3). Division de la chrétienté, séparation de la philosophie et de la théologie malgré des résurgences de la philosophie dans la théologie ; quant à la physique, elle est informée par les mathématiques. Résultat : le monde mécaniste de Descartes.

d) 18^e-19^e siècles.

- *Scientisme* : La science libérée se gonfle et prétend supplanter la philosophie et la théologie (religion). La connaissance est une, quel que soit son objet. D'où une même méthode appliquée à la nature, à l'histoire, à l'homme, etc. Résultats : historisme, sociologisme, etc.
- Sur le plan philosophique, le scientisme a reçu son expression classique dans le « Cours de philosophie positive » d'A. Comte (1798-1857). Le *positivisme* voit les phénomènes régis par des lois immanentes, sans qu'une explication ou une référence philosophique ou théologique soit nécessaire.
- Sur le plan des sciences naturelles, le scientisme aboutit au *transformisme* ou évolutionnisme. Lamarck (Philosophie zoologique, 1809), Darwin (1809-1882 : Origine des espèces), Haeckel (Histoire de la création naturelle, 1868).
- Sur le plan de l'histoire politique, économique et sociale, le scientisme suscite l'idéologie marxiste (K. Marx, 1818-1883) (4).

(3) Ricœur, dans l'article cité.

II. — QUELQUES FAUSSES MANIÈRES DE TRAITER LE PROBLÈME « BIBLE ET SCIENCE ».

a) C'est mal poser le problème que d'affirmer *l'alternative* « Bible ou science », alternative qui aboutit à rejeter l'une au profit de l'autre. Pourquoi cette alternative est-elle fautive ?

Nous pouvons dire que cette alternative ne se pose pas du tout à nous. C'est un fait qu'elle ne se pose pas à un certain nombre de chrétiens et de scientifiques, pour lesquels le sens de la Bible n'est pas dans son image du monde qui heurte celle de la science moderne, ni le sens de la science en ce qu'elle heurte non pas la lettre de la Bible, mais disons vaguement son esprit. Si nous sommes dans cette situation, il faut que nous voyions bien que la raison pour laquelle nous sommes au-dessus de l'alternative, tient au fait que nous avons tiré la leçon de l'existence de la science moderne, que nous l'avons intégrée dans nos représentations et dans notre foi. C'est donc que nous nous sommes laissés *former* par l'histoire des derniers siècles et qu'à partir d'elle nous avons reconsidéré notre compréhension de la Bible. Le fait est d'une importance extraordinaire : il montre que nous ne lisons pas la Bible comme la lisaient nos pères : nous la lisons avec d'autres yeux. Nos sens, notre perception n'est plus la même (5). L'histoire nous a donné d'autres yeux : nous trions dans la Bible, nous ne la prenons pas comme un bloc, nous la lisons avec des yeux critiques, des yeux qui discernent. Le cheminement de la science moderne — élargissons : de toute l'histoire moderne — a entraîné un cheminement parallèle de l'intelligence que nous avons de la Bible. « Nous vivons dans un monde culturel où l'acte scientifique a été commis », dit Ricœur. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie d'une part qu'il y a, qu'on le sache ou non, qu'on l'approuve ou non, une lecture nouvelle de la Bible procédant d'une nouvelle lecture du monde — cette der-

(4) Voici une bibliographie très sommaire, donnant quelques ouvrages français facilement accessibles sur notre question : **Pensée scientifique et foi chrétienne** (avec contribution des Père Russo, Père Dubarle, Père Teilhard de Chardin, etc. ; P. Ricœur, L. Leprince-Ringuet, P. Chauchard et d'autres). Librairie Arthème-Fayard, Paris 1953. — **Histoire de la science** (Encyclopédie de la Pléiade), publ. sous la dir de M. Daumas, 1957. — Bertrand Russell : **L'esprit scientifique et la science dans le monde moderne**, traduit de l'anglais par S. Jankélévitch, J.-B. Janin, Paris 1947. — Jean Lacroix : **Le sens de l'athéisme moderne**.

(5) Gusdorf, dans l'article cité, parle d'une « mutation de l'esprit ».

nière lecture est pour une partie celle de la science —, cela signifie d'autre part que la chrétienté, de ce fait, n'est plus la chrétienté du premier ou du 16^e siècle, mais celle du 20^e; il y a une tradition, c'est-à-dire une histoire de la chrétienté, une histoire qui n'est pas simplement un continuel retour aux sources, mais qui, ayant partie liée avec la Bible, a aussi partie liée avec l'histoire. Il ne faut pas seulement enregistrer ce fait, il faut encore le juger : Est-il légitime ou ne l'est-il pas ? Est-il le fait de la croissance de la chrétienté ou de sa déchéance ? Il sera répondu à cette question sous III. Ainsi donc, si nous rejetons quant à nous, l'alternative « Bible *ou* science », soyons très clairvoyants pour ce qui est des implications de ce rejet.

Face à ceux qui refusent l'alternative signalée et qui, à des titres différents, sont attachés à la Bible *et* à la science, il y a ceux qui opèrent explicitement ou implicitement le choix entre la Bible et la science, à la faveur de l'une ou de l'autre, selon le cas. Le résultat est l'existence de deux fondamentalismes ou *absolutismes* opposés : d'un côté celui de la Bible, de l'autre celui de la science. Chacune de ces attitudes, bibliciste et scientiste, a de nombreux adeptes. La plupart des communautés piétistes et sectaires (6) sont fondamentalistes dans le sens de la Bible, beaucoup de savants avec une masse plus ou moins nombreuse d'adhérents défendent l'absolutisme de la science. La société la plus puissante à nommer à ce propos, et à laquelle nous reviendrons, est la société communiste.

Il ne suffit pas de noter ces deux absolutismes, et de s'accommoder de leur existence. C'est une manière facile de se débarrasser de quelqu'un que de le classer. Mais c'est une manière vaine : car les absolutismes en question n'en continuent pas moins d'exister et d'exister de façon *antagoniste*. Un tel antagonisme n'est jamais seulement celui de deux sociétés : c'est un antagonisme qui potentiellement se joue à l'intérieur de chaque homme. C'est dire que l'antagonisme, s'il est social en ce sens qu'il oppose deux sociétés — mettons l'Église romaine et le communisme — est aussi individuel. L'évolution du problème « Bible et science » depuis le scientisme du siècle dernier a transféré l'antagonisme, qui alors séparait une certaine chrétienté et le vaste courant scientifique, dans l'individu. De social, l'antagonisme est devenu de plus en plus individuel. Les temps sont

(6) Nous ne mettons pas les piétistes dans le même sac que les sectaires. Mais sur ce point, l'attitude des uns et des autres est souvent la même.

révolus, du moins dans de larges secteurs, où il était possible à l'un ou l'autre absolutisme de ne pas être brisé par son propre *échec*. C'est un fait, en effet, que l'absolutisme scientifique, qui triomphait encore au début du siècle, n'a pas survécu en tant qu'absolutisme incontesté dans sa propre sphère, à deux guerres mondiales. Ces dernières ont démontré l'échec de l'idée de progrès et de transformisme — moral — lent jusqu'à la réalisation d'un homme nouveau vivant sur une terre nouvelle. La seule société où cet absolutisme scientifique se soit maintenu, est la société communiste. Mais cet absolutisme est déjà rongé, du moins en U.R.S.S., peut-être pas encore en Chine, par la résignation, en dépit de tous les exploits scientifiques et politiques. Quant à l'absolutisme bibliste, il est brisé par sa prolifération exclusiviste : les sectes. La multiplicité des absolutismes est la fin de l'absolutisme.

L'existence de ces deux catégories d'absolutismes, leur évolution qui transfère l'antagonisme entre les dits absolutismes dans l'homme lui-même, nous font toucher du doigt la nécessité et la réalité, non pas d'une conciliation superficielle parce que précipitée, mais du *dialogue*. Cette nécessité apparaît à partir du moment où il s'avère que l'absolutisme est brisé, soit par l'existence d'un absolutisme opposé qui le nie, soit par l'existence d'absolutismes-frères qui s'excluent réciproquement. Brisé, l'absolutisme n'existe plus comme absolutisme : il est *ouvert*. Il a appris quelque chose de sa propre histoire et de l'histoire tout court. L'absolutisme est contraint à une conversion, contrainte qui lui est imposée par l'histoire. Nous retrouvons ici le thème de l'histoire déjà esquissé plus haut. L'histoire suscite les antagonismes et l'histoire les dépasse. Le temps fait son œuvre. Mais là n'est pas tout, car s'arrêter là serait ériger le temps de Dieu. Ce qui nous apparaît ici, c'est que le temps est au service de Dieu. Il crée des ouvertures qui rendent possible le dialogue. Il y a une *grâce* du temps. Elle se manifeste dans le fait que des positions antagonistes, donc ennemies, s'entrepénètrent et s'enrichissent. Elle se manifeste dans *l'amour*, dans le dépassement de la loi du talion dont fondamentalistes biblistes et fondamentalistes scientistes sont les communs défenseurs. L'amour, certes, n'est pas un fait clair ou univoque de l'histoire ou du temps. On pourrait, avec quelque exagération, dire que le fait clair, c'est plutôt l'opposition, la haine, la guerre. Mais dans tout cela, l'amour apparaît toujours à nouveau aussi comme une réalité, une réalité aussi réelle que l'inimitié, une réalité toute fragile, mais douce, apaisante, bonne : c'est pourquoi nous l'appelons une grâce. Cette grâce permet au temps d'être vivable, permet à

l'homme absolutiste d'être là même où son absolutisme devrait à jamais le séparer de tous, au bénéfice de l'amour. Il y a au-delà de tous les antagonismes de l'histoire une unité, jamais existante en tant que telle, mais toujours visée, toujours pressentie, toujours présente dans les oppositions mêmes. Le dialogue, tel qu'il s'esquisse toujours au ras de l'histoire elle-même, est-il un bienfait ou une trahison, un enrichissement ou une perte ? Nous le verrons sous III. Il fallait simplement montrer ici que les absolutismes subissent toujours la critique de l'histoire, la critique qui les détruit en tant qu'absolutismes. C'est important à savoir puisque cela pose la question si l'absolutisme avait tellement raison d'être un absolutisme.

L'alternative « Bible ou science » se présente ainsi d'une manière singulièrement ambiguë. Là où elle est niée, la lecture de la Bible est « informée » par la science et devient une lecture critique, discernante, une lecture donc empreinte d'histoire, de tradition. Là où elle est affirmée, elle assiste à sa propre destruction par cette même histoire qui crée des ponts là où il y avait des abîmes, comme deux péninsules qui, partant de deux continents différents, se rejoindraient lentement mais sûrement. Ainsi l'histoire s'impose à nous comme notre maître à penser. Cela ne nous engage-t-il pas à préconiser une sorte de panthéisme historique, à identifier Dieu et l'histoire ? Est-ce que la différence que nous avons établie jusqu'à présent entre les deux, résiste aux faits signalés ?

b) Ceci nous amène à parler d'une autre manière de traiter le problème « Bible et science », celle qui réalise une vaste synthèse entre l'esprit de la Bible et l'esprit de la science, entre Dieu et l'histoire. Deux synthèses doivent être nommées ici :

— *le marxisme* : On peut penser qu'il est faux de parler dans ce contexte du marxisme, puisqu'il évacue purement et simplement la Bible et la foi au profit du matérialisme historique. En fait, le marxisme est bien une synthèse en ce sens qu'il est une vision totale de l'homme et du monde et qu'il défie le dessein de l'histoire qui est le moteur de tout et au service duquel se tient la classe prolétaire. Même si la foi chrétienne comme toute foi est rejetée en principe, elle est simplement remplacée par une autre foi dont le dieu est l'histoire, l'organe la science et le peuple le prolétariat. Le marxisme est ainsi une synthèse qui fige la transcendance, Dieu, dans l'immanence, de sorte que celle-ci se suffit à elle-même. C'est une synthèse qui, à vrai dire, sacrifie un des deux pôles qu'il s'agit de réunir. C'est une syn-

thèse basée sur l'alternative affirmée. C'est une synthèse qui ne fait pas justice à la Bible et à la foi. C'est une synthèse échouée.

— *Teilhard de Chardin* : Son système est la synthèse du transformisme ou de l'évolutionnisme scientifique et de la révélation. Il embrasse tout depuis le point Alpha jusqu'au point Omega. L'évolutionnisme tient tout entier dans le Christ qui dit de lui qu'il est l'alpha et l'omega : il va de la matière à la vie, de la vie à la pensée, de la pensée à l'ultra-humain et à la survie (7). Nous posons ici deux questions. Scientifiquement le système de Teilhard est une synthèse visionnaire. Elle est sujette à caution. Théologiquement, le Dieu de Teilhard correspond encore à une vision. C'est une vision dans laquelle tout peut être situé. Elle ne sacrifie aucun pôle, mais elle unit profondément la recherche scientifique et la foi. Cette unité que Teilhard voit, est tellement profonde que nous avons de la peine à y accéder. Nous sommes pris dans les déchirements de l'existence. Mais Teilhard, s'il tient compte de tout, ne tient pas compte de l'homme qui existe, de moi. Son homme est un homme-individu abstrait, dans lequel le moi peut venir se caser, s'il le peut. Son homme n'« informe » pas ma personne, il ne confère pas une expérience. Le moi, s'il a une vision du devenir, est aussi l'être déchiré de ce devenir, la proie de tous les antagonismes qu'il vit en lui-même.

Les deux synthèses (8) ont ceci de commun, c'est que la différence entre science et foi n'apparaît pas. Tout est immanence ou tout est transcendance, mais la différence entre les deux qui nous constitue dans notre finitude, dans notre caractère de passagers sur la terre, est ignorée. Ce qui est ignoré, c'est que le cœur de l'homme est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en Dieu (s. Augustin), c'est cette « *angstlich und verzagte Ding* » dont parlait Luther, cet homme qui a besoin d'amour, de compréhension, de pardon.

L'histoire est notre maître à penser, avons-nous dit, mais le cœur a des raisons que la raison ignore. La synthèse *dans l'objet* (9) sera toujours fictive et provisoire. La synthèse n'est véritable que si elle existe *dans le sujet*. La synthèse médiévale de la science et de la foi existait, mais c'était une synthèse dans laquelle la différence entre la foi et la science n'apparaissait pas.

(7) Cf. par exemple : **Le phénomène humain**, Éditions du Seuil, 1955.

(8) Il y en a d'autres, par exemple l'anthroposophie de Rudolf Steiner.

(9) L'expression est de Ricoeur, dans l'article cité.

La science était l'image biblique du monde. Depuis que la synthèse est brisée, depuis la Renaissance, la Réforme, depuis Copernic et Galilée, la synthèse Bible et science n'est plus possible dans l'objet ; il est apparu depuis lors qu'il y a *différents* objets dont nous n'arrivons pas à faire l'unité : l'objet scientifique ou plutôt les objets scientifiques, l'objet de l'art, l'objet de la foi, etc. Les synthèses marquent la nécessité de l'unité à laquelle l'homme se sent poussé. Elles ont un rôle prophétique : l'unité n'est pas vécue par moi, elle est espérée, elle est crue, c'est-à-dire qu'elle est eschatologique.

C'est sur la base du sujet, de l'individu déchiré entre différentes attitudes, que les synthèses proposées nous paraissent, en même temps qu'elles correspondent à un besoin d'unité, un leurre. Ni le matérialisme historique du marxisme, ni le transformisme de Teilhard et Chardin, ne résolvent les déchirements de l'homme. Si au contact du système de Teilhard, l'homme sent quelque chose de la paix à laquelle il aspire, ce n'est pas dû à la vision scientifique de Teilhard, mais à sa foi chrétienne qui est le véritable élément informateur de sa synthèse. Ce à quoi l'homme à la recherche d'une intégration de sa personne dans le tout du monde et de Dieu est sensible, il peut en trouver un certain témoignage chez Teilhard. Mais le fait qu'il cherchera quelque chose de précis et de personnel fait apercevoir les deux plans du système de Teilhard et là dualité science-Bible ou foi.

c) Faut-il conclure de cette lacune de la science, de ce vide du cœur de l'homme qu'elle ne peut combler, que c'est là ce qui correspond à la Bible, que c'est là le domaine de la foi ? C'est là une troisième manière de traiter le problème Bible et science et comme pour les deux premières, nous allons la rejeter comme inadéquate.

Cette manière est la plus fréquente. Elle consiste à départager les compétences ou les domaines. En cela elle correspond à une réalité : il y a des domaines différents. Quand je parle comme mathématicien ou comme historien ou comme scientifique, je ne parle pas comme témoin de Dieu ou du Christ. Il y a diversité d'attitudes et d'objets. Ces différents objets sont ceux de la même personne humaine, mais d'une même personne qui est déchirée entre eux. Ce n'est pas simplement une complémentarité, c'est un sectionnement, une division. Quelle place attribuer à chaque objet, comment juger chaque objet selon l'importance qui lui revient ? Quelle échelle de valeurs leur imposer ? La question se pose, car l'histoire est là pour nous apprendre que

les différentes attitudes peuvent s'entredéchirer et s'entretuer. L'attitude de la foi peut tuer l'attitude scientifique. L'attitude scientifique peut déclarer la guerre à la foi. Le compartimentage strict, chaque objet recevant exactement sa place, ne peut être réalisé de l'extérieur, car c'est dans l'homme que réside l'antagonisme et celui-ci brisera les chaînes dont on voudrait l'enchaîner. Le compartimentage ne tient pas compte du fait que chaque intention, chaque attitude, se double d'une prétention (10), de la prétention absolutiste. Un *modus vivendi* imposé par l'histoire est toujours précaire : il est toujours à la merci d'une prétention quelle qu'elle soit.

C'est ce que l'apologétique facile du côté Bible comme du côté science n'a pas vu. L'apologétique consiste à montrer que tout s'accorde, que chaque chose a sa place. L'apologétique normalise le compartimentage, au profit de la Bible ou au profit de la science, peu importe. Mais nous avons vu les contradictions internes de ce compartimentage. L'apologétique ainsi pratiquée est une fiction. Non seulement elle n'arrive pas à garantir le départage, mais encore elle ne garantit ni la foi ni la science. Pour ce qui est de la première, ce n'est pas parce que l'apologétique prévoit une case pour elle qu'elle naît et est réelle.

Il y a plus. Il y a le fait que le principe informateur qui réalise l'unité des différentes attitudes dans l'individu, et qui garantit leurs attributions respectives, est ainsi refusé dès le départ. Il ne l'est pas en apparence, car toute apologétique classe les différents domaines et les soumet à un principe. Mais là où l'alternative « Bible *ou* science » est rejetée, là où l'équilibre est difficile et les fausses compromissions faciles, la question est de savoir si le principe informateur est réel ou fictif, s'il est réellement informateur ou seulement pour la forme. La plupart des apologies qui font de la Bible ou de la foi chrétienne ce principe informateur, donnent à ce principe l'honneur sans lui donner le pouvoir. En fait, il n'informe rien ou seulement son petit domaine.

Cette manière de faire est défaitiste. Elle fait de l'histoire son Dieu, et dans cette histoire il y a une case pour la Bible. C'est le rejet même de la Bible et la négation de la foi. Car l'unité existe, mais dans la foi seulement. Nous allons voir comment.

(10) La formule est de Ricœur, article cité.

III. — BIBLE ET SCIENCE : DÉVELOPPEMENT POSITIF.

Nous avons vu (II a) que l'histoire nous impose une nouvelle manière de lire la Bible, à moins que nous ne refusions l'histoire en principe. Ce serait là cependant une attitude purement provisoire, car l'histoire triomphera de notre refus. Elle s'impose à nous, parce qu'elle est notre temps. Elle est l'air que nous respirons. Il est impossible de vivre sans respirer.

Il nous appartient ici de juger ce fait à partir de la foi, ou disons, pour être plus clair, à partir de la Bible qui est le document de notre foi. Nous ne pouvons pourtant procéder à ce jugement sans savoir quelle est la nouvelle lecture que l'histoire, et en particulier la science moderne, nous impose. Nous disons l'histoire ou la science, non l'historisme ou le scientisme ! La nouvelle lecture ne peut concerner que les points où la « science » de la Bible ou « l'histoire » de la Bible est différente de la science ou de l'historiographie moderne. Elle ne concerne que cela. Mais elle concerne cela.

a) Nous signalons à ce propos deux domaines dans lesquels nous lisons la Bible autrement que nos pères.

— *l'image du monde*. À partir de l'image du monde telle qu'elle est partie de Copernic et de Galilée, l'image du monde de la Bible et en particulier de Genèse I, date. Cela vaut tant pour la représentation générale du monde en étages superposés que pour la cosmogénèse réalisée d'après ce même chapitre en six jours (11)

C'est la science moderne qui nous fait lire ces récits d'un œil critique et distinguer en eux entre les *matériaux* qu'ils utilisent et leur intention religieuse ou *message*. Au Moyen Age on pouvait prendre la Bible en bloc comme une révélation, et même alors on distinguait entre le sens littéral et le sens signifié. À plus forte raison aujourd'hui ne pouvons-nous plus, pour une raison d'honnêteté scientifique, nous passer de la distinction signalée. Nous ne rejetons pas pour autant ces récits, mais nous y cherchons autre chose que les matériaux, autre chose qu'une

(11) Nous sommes parfaitement conscient du fait que la science moderne n'est pas une à ce sujet et qu'il y a encore quelques savants qui croient pouvoir décrire l'origine du monde comme le fait Genèse I. Nous n'absolutisons pas une vaste tendance de la science moderne pour la présenter comme la vérité scientifique. L'affirmation ci-dessus doit simplement préparer la distinction qui suit.

histoire de la cosmogénèse. Nous y cherchons l'affirmation du Dieu créateur, c'est-à-dire du Dieu qui se tient au-dessus de cette cosmogénèse, qui la régit, qui est donc le maître du monde et de l'histoire. Nous y cherchons ainsi, non pas la révélation d'une science, mais la révélation de *Dieu*. Nous faisons la différence entre Dieu et le monde, entre Dieu et la science. Ce n'est pas rejeter Dieu, le Dieu de la Bible, que de rejeter tels matériaux de tel siècle de l'antiquité. Je dis rejeter : il faut s'entendre. Les auteurs bibliques étaient liés à ces matériaux comme nous sommes liés aux nôtres de notre siècle. Mais à travers leur langage, ils ont voulu exprimer quelque chose qui visait au-delà du langage, qui visait Dieu. Nous restons entièrement fidèles à cette intention en distinguant entre langage et ce que ce langage veut dire : il veut dire Dieu Créateur. Nous pouvons dire Dieu Créateur dans notre langage à nous. Ce n'est pas le langage, la lettre qui est Parole de Dieu, qui est la révélation, c'est Dieu qui est la révélation. C'est pourquoi nous n'absolutisons pas non plus le langage scientifique moderne. Ce langage n'est pas Dieu. Dieu est au-dessus.

— *l'histoire biblique, en particulier l'histoire évangélique*. La Bible est une grande histoire, l'histoire sainte ou l'histoire du salut. Cette histoire s'insère dans l'histoire générale, mais elle est une histoire spéciale. Le même fait présenté dans l'une n'est plus le même fait dans l'autre. L'histoire biblique est une histoire *interprétée*, une histoire vue à partir de Dieu qui est le maître de l'histoire, qui en est le juge et le sauveur. Elle est histoire sainte, non histoire profane. Elle est histoire profane placée dans la perspective de la révélation de Dieu.

Tant qu'il n'y avait qu'une seule histoire, tant que l'histoire de l'Empire se confondait avec l'histoire de l'Église, tant que la chrétienté était chrétienté constantinienne, l'histoire biblique se prolongeait dans l'histoire de l'Église. Il n'y avait pas deux histoires, ou plutôt l'histoire profane se jouait aux portes de la chrétienté, l'histoire profane, c'était ce qu'il fallait à jamais exterminer, c'était ce qui devenait l'objet des croisades, c'était le Turc. La Renaissance et l'humanisme et le processus de sécularisation qui en part, a pris à l'histoire sainte sa place privilégiée et nous impose l'idée d'une histoire profane qui est *notre* histoire. L'histoire sainte elle-même devient l'objet de l'historiographie profane : il apparaît que l'histoire sainte ne s'est pas toujours exactement passée comme elle est décrite. Cela vaut pour l'Ancien Testament et cela vaut pour le Nouveau Testament et en particulier l'histoire évangélique (de Jésus). Pour ne parler que de cette dernière, la lecture faite d'elle avec les lumières de l'historiogra-

phie profane, a fait nettement la part de l'histoire elle-même et de son interprétation. L'histoire de Jésus a été interprétée à partir de sa résurrection. C'est à partir de là qu'elle apparaissait comme l'histoire du *Christ* (Actes 2 : 36). On a donc superposé à l'histoire elle-même une grille : la foi. L'histoire évangélique est la lecture par la foi de la vie du prophète nazaréen et juif qui s'appelait Jésus. C'est une lecture qui est autre que celle de l'historiographie profane. Est-elle une lecture fausse ?

Nous saisissons ici l'existence de deux plans dont le deuxième, celui de la foi, est facilement mis en question par le premier, celui de l'historiographie ou de la science. Mais il nous faut ici nettement différencier les plans. Le fait que tel récit ne tienne pas aux yeux de l'historiographie profane ou de la science moderne ne veut pas dire qu'il soit faux. Sa vérité est autre qu'historique ou scientifique, ce qui ne veut pas dire que « l'histoire » biblique soit une invention et la « science » biblique une fiction. Sa vérité est celle de la foi, celle de mon expérience du Christ vivant, du Christ Sauveur et Seigneur, du Christ mort et ressuscité. Cette expérience confère une totale certitude à celui qui en est le bénéficiaire.

Seulement, autant il est faux de ne lire la Bible qu'avec les yeux de la science ou de l'historiographie moderne, autant il serait faux de nier que cette lecture est permise. Le refus de la lecture scientifique et historique est généralement pratiqué par les nouveaux convertis, parce qu'ils sont tellement remplis de la nouvelle certitude de la foi, qu'ils ne font pas la part des choses. Ils reproduisent en eux l'attitude, mais du côté de la foi, qui était celle des scientifiques et des historistes il y a cent ou cinquante ans. Nous avons vu l'erreur de l'un et l'autre de ces absolutismes.

b) Au nom de quoi disons-nous que le rejet de l'attitude critique vis-à-vis de la Bible est un faux rejet ? Au nom de quoi affirmons-nous que la nouvelle lecture que l'histoire et la science nous imposent, est légitime, lecture qui est critique et qui distingue entre le langage et sa signification, entre l'image du monde et la révélation, entre l'histoire et son interprétation ?

Il y a à cela une double raison que nous puisons dans la Bible et dans la foi.

Il y a d'abord le fait que l'histoire n'est pas étrangère à Dieu, mais que Dieu en est le maître, c'est-à-dire qu'il en est lui-même le Créateur. L'histoire, pas seulement celle du peuple de Dieu, mais aussi celle des nations, est gouvernée par Dieu

(cf. surtout l'Ancien Testament) et Dieu y accomplit son plan. Ce plan n'est pas seulement celui du salut ou de la rédemption, mais aussi celui de la création. La création se continue. Ce n'est pas seulement là une évidence aux yeux de la science, mais aussi aux yeux de la foi. L'histoire n'est jamais abandonnée à elle-même, elle n'est pas non plus abandonnée à quelque puissance satanique. Elle est toujours l'histoire de Dieu avec le monde entier. Si Satan y joue un rôle, il lui est assigné par Dieu (cf. l'Apocalypse), l'histoire est toujours l'histoire qui nous est envoyée par Dieu. C'est nous opposer à Dieu que de nous opposer à l'histoire. Mais il faut y discerner le plan ou la volonté de Dieu. Car l'histoire aussi n'est pas univoque. On peut s'opposer à elle en croyant la précéder. Le discernement nous est demandé.

Quant à ce discernement, nous en découvrons la clé aussi dans la Bible, et c'est là la deuxième raison qui nous fait dire que la nouvelle lecture de la Bible est légitime. C'est l'ordre de la création. Nous le trouvons inscrit dans notre esprit et nous le trouvons exprimé dans la Bible. Dans notre esprit, nous ressentons cet ordre sous la forme de cette curiosité contraignante qui nous pousse vers toute réalité pour la connaître, la comprendre, la dominer par notre esprit. Dans la Bible, cet ordre est exprimé de la manière la plus claire dans Genèse 1 : 28-29 : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et *l'assujettissez*, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre ». L'homme est le roi de la création, institué par Dieu dans ce rôle. Toute la création lui est soumise. Certes, le texte indiqué n'étend la domination de l'homme que sur la terre. Mais cela tient au fait que l'univers extra-terrestre dépassait le cadre de ce qui était expérimentable dans l'antiquité. La raison pour laquelle nous pouvons l'inclure dans la royauté de l'homme, tient au fait que les lois de l'univers sont exactement les mêmes que celles de la terre. Cela apparaît au fait que l'homme peut connaître les lois qui permettent d'envoyer un sputnik sur la lune. Le refus de la science est une erreur, puisque la science est fondée sur cet ordre de la création, la science du microcosmos, de l'infiniment petit, comme celle du macrocosmos, de l'infiniment grand. En raison de cet ordre qui vient de Dieu le Créateur, nous pouvons avoir une grande ouverture sur la science, nous pouvons non seulement la suivre de loin mais y contribuer et la précéder. Nous pouvons avoir une grande confiance dans tout cela, sachant que le plan de la création s'y accomplit.

c) Il y a cependant à ce sujet un fait à signaler auquel nous

avons déjà fait allusion, et que nous ne pouvons pas éluder, parce qu'il s'impose à nous : c'est le fait de la chute, le péché. Il y a, en effet, à côté de l'ordre de la création tel qu'il subsiste, l'ordre du serpent : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » (Genèse 3 : 1-5). Cet ordre du péché pousse l'homme non pas à assujettir la création, mais à être comme Dieu. C'est ce qui paraît de la manière la plus classique dans la construction de la tour de Babel. Là les hommes disent : « Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom » (Genèse 11 : 4). Il s'agit ici pour l'homme de remplacer Dieu. C'est là le péché d'orgueil, le péché dans son essence même.

Est-ce à dire que l'ordre de la création est aboli à cause de l'ordre de la chute ? Loin de là. Seulement cet ordre n'est pas univoque. Il faut distinguer entre les deux, entre l'ordre de Satan et l'ordre de Dieu. Comment cela ?

Nous avons vu plus haut que ce discernement ne pouvait être de localiser socialement l'ordre de la création et l'ordre de la chute (cf. II, p. 2ss). Nous y avons montré que l'antagonisme se jouait dans chaque individu lui-même, non pas seulement l'antagonisme Bible-science qui maintenant ne nous apparaît plus comme un antagonisme, mais le seul véritable antagonisme que nous lui avons substitué : celui entre Dieu et Satan, entre l'ordre de la création et l'ordre de la chute.

Le discernement s'avère ainsi comme une nécessité tant dans le domaine de la Bible ou de la foi que dans celui de la science. La foi en effet ne peut-elle pas être une fausse foi, une hypocrisie, une fausse assurance, un fanatisme, de même aussi que la science peut devenir un absolutisme. Quel est le principe du discernement ?

Le principe du discernement ne peut être que ce qui est opposé à l'absolutisme, où qu'il se trouve ; il ne peut être que ce qui fait apparaître que le discernement est à opérer en moi-même avant d'être opéré ailleurs. Il est ainsi basé sur une solidarité fondamentale qui nous lie à tous les hommes et à toutes les sociétés, absolutistes ou non ; il est basé sur la reconnaissance que les germes de l'absolutisme, du fanatisme, du sectarisme sont en moi aussi, étant les germes de la chute ou de l'autodéfinition ; mais, étant basé sur cette reconnaissance, il marque un détachement par rapport à l'absolutisme. Le principe de discernement est le principe qui vainc l'absolutisme ou le

péché, en moi et ailleurs ; il est ce qui rend ouvert, solidaire, humble. Le principe de discernement, c'est *l'amour*.

Nous avons vu qu'il y a une grâce du temps qui fait que deux absolutismes opposés entrent en *dialogue*. Si cela est possible, c'est que les deux absolutismes étaient de faux absolutismes qu'aucun antagonisme fondamental n'opposait. C'est qu'ils n'étaient pas les incarnations l'un de Dieu ou de l'ordre de la création, l'autre de Satan ou de l'ordre de la chute. Si le dialogue devient possible entre eux, c'est qu'ils sont tous deux ouverts à l'amour. Or, Satan n'est pas l'amour. C'est donc qu'en tous deux, dans la Bible ou la foi d'une part, dans la science d'autre part, se réalisait quelque chose du plan de Dieu.

Si cela est vrai, l'histoire, notre maître à penser qui n'est pourtant pas notre Dieu, nous place devant le fait de l'amour. L'histoire devient la révélation de l'amour. Il y a donc une unité dans l'histoire même entre la foi et la science. Cette unité s'appelle l'amour.

Cette unité, pour la foi et la Bible, n'est pas un abandon de la vérité. Cette unité, la Bible nous l'enseigne comme le premier commandement de Dieu, le commandement de l'amour. Cette unité de deux pôles longtemps opposés est l'expression, la manifestation du fait que l'antagonisme fondamental Dieu-Satan ne peut jamais s'inscrire dans l'histoire, mais qu'il est dépassé. Cette unité que nous saisissons nous fait parler du Christ qui est mort sur la croix et qui a manifesté la victoire de Dieu sur Satan. Le péché (l'absolutisme, le sectarisme) existe, mais il est appelé à être dépassé et l'histoire qui est le champ sur lequel la victoire de Dieu se réalise, manifeste continuellement ce dépassement de l'antagonisme tel qu'il veut s'inscrire dans les faits sociaux ou dans l'individu. L'histoire d'après le Nouveau Testament est placée sous la seigneurie du Christ, sous la seigneurie ou la loi de l'amour.

Qu'est-ce que cela signifie pour nous ? Cela signifie que si nous écoutons l'histoire et si nous écoutons la Bible, si donc nous écoutons la science et la foi dans leur unité telle qu'elle existe en Dieu, si nous sommes les disciples de celui qui a manifesté l'amour de Dieu, du Christ, alors nous dépasserons pour nous toute attitude absolutiste, dans le sens de la Bible ou dans celui de la science, et alors à la suite du Christ qui a incarné l'amour de Dieu, nous incarnerons l'amour dans les oppositions des sociétés, des cultures et des individus. Le monde entier appartient à Dieu en raison de la création ; le monde entier est appelé au salut, parce que le Christ est mort et ressuscité pour tous : cela

signifie *qu'aucun* secteur du monde ne doit être exclu de l'ordre de la création et de l'ordre de la rédemption, aussi peu le secteur ouvrier dans lequel les prêtres-ouvriers ont essayé de vivre l'incarnation du Christ et d'y être le corps du Christ, que le secteur science, que n'importe quel autre secteur. Si nous acceptons d'abandonner un seul de ces secteurs, nous ne sommes pas universalistes, nous sommes *sectaires*, nous nous séparons, nous sommes absolutistes. Le sectarisme doit être dépassé par nous, corps du Christ, dont c'est la fonction d'assurer l'incarnation continuée de l'amour de Dieu révélé dans le Christ Jésus. Nous devons vivre l'unité et nous devons la manifester, et nous le pouvons, parce que l'unité est donnée dans la foi.